

AVANT-PROPOS

Un heureux réveil de la piété catholique porte les âmes à la lecture et à la méditation de nos Saints Évangiles.

D'instinct, on sent que là est le contrepoison le plus efficace contre le grand mal dont est travaillée notre Société contemporaine. Quel est ce mal ? L'abandon, la mise en oubli, du Christ, Fils de Dieu, Notre Seigneur, de Celui dans lequel seul est le salut, qui seul est notre vie véritable et notre éternelle espérance.

Bien des causes ont amené ces injurieux oublis. L'homme moderne s'est tourné vers la matière au détriment de l'esprit ; il s'est absorbé dans ses préoccupations terrestres, il a voulu jouir de tout ce que ses sens réclamaient impérieusement comme leur pâture ; il est devenu, selon le mot énergique de saint Paul, « l'homme animal, incapable désormais de rien entendre aux choses de l'Esprit ».

L'enfer a largement mis à profit ces dispositions funestes. Il a compris que le moment était venu de livrer à Jésus-Christ et à l'Église des assauts suprêmes et il a armé toutes ses milices. Les hommes d'audace et de rage furieuse, il est allé les prendre au fond des Loges Maçonniques, et ces malheureux ont déjà, sous notre regard épouvanté, chassé Jésus-Christ de l'école, de l'hô-

pital, du Sanctuaire de la Justice, en attendant l'heure prochaine où ils le chasseront même de ses églises.

A côté des furieux, les modérés travaillent à la même œuvre, ou inconsciemment ou sournoisement. Tandis que les Nazaréens poussaient brutalement Jésus-Christ hors de leur ville, les habitants de Gérare le priaient poliment de s'éloigner de leur territoire. Tels sont nos modérés. Quand ils tiennent la plume, il leur faut une Histoire d'où soient évincés le Christ et son œuvre ; une Littérature qui ne rappelle plus même de Lui quelque froid souvenir ; des Sciences où ce Dieu qui a créé toutes choses n'ait plus le plus étroit domaine. Le mot d'ordre donné de haut est déplorablement exécuté par la foule : vider les intelligences, les cœurs, la vie entière, de Jésus-Christ, fils de Dieu. L'enfant n'apprend plus à le connaître sur les genoux de sa mère ; l'école ne lui parle plus de lui ; l'Évangile, dont on apprenait autrefois au collège les plus saillants passages, est rayé des programmes, ou passe inaperçu dans le fatras des matières enseignées. Le jeune homme n'a plus en Jésus l'idéal de sa généreuse nature, ni le frein de ses passions bouillonnantes ; le Catholique vient à la messe du dimanche sans le « Paroissien » qui ferait revivre les vérités saintes dans sa mémoire. Bref, l'un des caractères les plus saillants de notre Société contemporaine, même Catholique, c'est le délaissement et l'oubli où on relègue l'Homme-Dieu.

Jésus-Christ délaissé, comment ne le serait pas l'Évangile qui est l'histoire de son passage sur la terre ? Et l'Évangile ignoré, que nous reste-t-il de cette divine

histoire elle-même ? Grâce à une presque universelle ignorance, les pires erreurs et les plus effrontés mensonges ont pu trouver partout des issues et forcer l'entrée des demeures. Renan et son Ecole ont, à leur aise, falsifié l'Évangile, découronné le Christ de sa Divinité et, l'ont, tout en lui donnant le baiser du traître, fait descendre du trône où montent les adorations des vrais croyants.

Le protestantisme avait préparé Renan, Renan étendit jusque dans nos rangs une désastreuse influence. Plusieurs des nôtres s'habituaient à ne voir dans l'Évangile qu'un livre, une chronique, une histoire comme les autres où il est loisible de formuler des réserves, d'émettre des doutes et au besoin d'opérer des retranchements et de faire des ratures. Que Jésus-Christ, de son autorité divine, ait fondé une Église, que cette Église soit la gardienne unique, et l'unique interprète de l'Évangile, voilà de quoi quelques audaces contemporaines semblent ne plus avoir cure. Jésus peut redire la parole qu'il mit sur les lèvres de ses Prophètes, et répondre à qui lui demanderait d'où lui viennent ces blessures : « C'est dans la maison de ceux qui m'aiment que je les ai reçues. »

*
**

Ces maux sont profonds. Mais sur eux vient de tomber une parole de résurrection et de vie. A peine monté sur le trône pontifical, Pie X annonçait au monde que la devise comme le résumé de son règne serait « de tout restaurer dans le Christ », *instaurare omnia in Christo*¹.

¹ Ephes. I, 10.

Nous voilà remis dans le chemin et en route pour nos destinées éternelles. *Nous sommes*, dit saint Paul, *prédestinés par Dieu à devenir des images ressemblantes de son Fils*¹. Et encore : *Nous autres, depuis qu'Il s'est révélé à nous, nous contemplons la gloire du Seigneur et nous nous transformons en sa même image, lumineux de sa lumière, et comme transfigurés par l'Esprit de Dieu*². Et c'est là vivre de la vraie vie. *Ma vie c'est le Christ*³, s'écriait saint Paul, et ce mot redisait, comme un écho fidèle, l'une des plus grandes paroles de Jésus-Christ : *Voici quelle est la vie éternelle, c'est qu'on vous connaisse, ô vous le seul Dieu, et que l'on connaisse Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ*⁴.

Notre bonheur, au ciel, sera « de le connaître comme nous en sommes connus », dans toute la perfection possible à un être créé. Notre bonheur comme notre devoir sur la terre, durant notre lointain exil, est d'entendre parler de Lui, de lire l'authentique histoire de sa venue et de son séjour parmi les hommes, de le suivre partout, de toujours l'écouter, de recueillir chacun de ses enseignements, de contempler chacune de ses merveilles, d'illuminer notre esprit à l'éclat de ses révélations, de fondre la glace de nos cœurs à la chaleur de son amour, de nous remplir l'âme des émotions jaillies de tant de scènes palpitantes, que les Saints Évangiles déroulent sous nos yeux. Quelle histoire vaut cette

¹ Rom., VIII, 29.

² II Corinth., III, 18.

³ Philipp., I, 21.

⁴ Joan., XVII, 3.

histoire ? Quels récits sont comparables aux récits où nous voyons Dieu, de la Crèche au Calvaire, naître vivre et mourir sous nos yeux et pour nous ? Le charme est grand pour toute âme noble, tout cœur élevé. Mais au charme s'unit une incomparable richesse de vertus. Notre piété s'éveille à sa prière, notre émotion à ses larmes, notre courage à son héroïsme, notre foi aux continuelles manifestations de sa Divinité. Comment le voir humble et pauvre et demeurer cupides et orgueilleux ? Comment ne pas tomber à ses pieds en l'adorant quand partout il se montre à nous comme un Dieu ? Et quand il manifeste sa nature humaine, comment ne pas l'aimer comme un frère ? Comment lui refuser notre dévouement quand il nous donne son sang et ses larmes ? Comment goûter de lâches plaisirs devant un Christ expirant sur une croix ? Comment aussi rester l'hôte de la terre quand nous le voyons s'élever glorieusement dans les Cieux ? Comment enfin nous rendre familière la vie de l'Homme-Dieu sans imprimer fortement en nous la sainteté qui jaillit d'elle ? Mais ajoutons : comment nous identifier à cette vie sinon par la lecture persévérante de l'Évangile ?

*
* *

C'est donc chose dite : nous lirons l'Évangile et nous le lirons assidûment. Mais il nous faut des guides dans ces régions célestes, aux vastes profondeurs, parfois aux redoutables abîmes, aux écueils, aux obscurités dangereuses. Quels guides choisirons-nous ? Répondons sans hésiter : les Pères et les Docteurs de l'Église.

Ce serait étrangement oublier l'histoire de nos âges chrétiens et méconnaître les vues providentielles que de dénier à ces génies des premiers siècles la mission qu'ils reçurent de Dieu de commenter nos Livres Saints et particulièrement nos Évangiles. Après avoir, dans le sang des martyrs, fait germer son Église et donné à la vérité révélée pour base immuable l'affirmation des multitudes qui mouraient pour elle, Dieu rendit la paix au monde chrétien et tout aussitôt fit apparaître la brillante pléiade des Saints Docteurs. Et comme il ne fait rien que ce ne soit infiniment logique et sage, en même temps qu'il leur donnait nos Évangiles à expliquer, il remplissait leur intelligence de clartés si vives que nuls, dans le cours des siècles, n'en ont surpassé l'éclat. Nos génies plus modernes se sont nourris de leur substance. Saint Thomas d'Aquin les lisait et les méditait sans cesse. Bossuet qui les possédait à fond en prenait magistralement la défense, et entre ces deux noms illustres combien pourrions-nous compter de leurs admirateurs passionnés ? Voilà nos vrais guides si nous voulons explorer à fond l'Évangile de Jésus-Christ.

Loin de nous de renier d'autres sources. Des travaux récents, d'une érudition minutieuse, ont fouillé les Récits sacrés et, pour nous les faire mieux comprendre, nous ont initiés à une foule de détails relatifs aux Juifs, à leurs usages, à leur histoire, aux multiples particularités de leur vie. Plusieurs textes ont reçu ainsi un surcroît de clarté, et ce que nous appellerions volontiers le *pittoresque* dans la vie de Jésus y a incontestablement gagné. Mais ces détails n'ont-ils pas trop fait

perdre de vue le fond ? La belle ciselure du cadre n'arrête-t-elle pas trop le regard au détriment de la gravure ? Pour les érudits protestants d'Allemagne et d'Angleterre ce dommage est peu sensible, car le Dogme a cessé de les beaucoup préoccuper. Pour nous, catholiques, il en va tout autrement. Nous nous servons sans doute des trouvailles de l'érudition, mais comme accessoire. Avant tout, nous voulons, dans l'Évangile, contempler un Dieu, un Rédempteur, une Église, une révélation du monde surnaturel, des merveilles qui dans l'Homme Expiateur font étinceler le Dieu de gloire, des lumières qui nous guident, des consolations qui nous relèvent, des espérances qui nous enflamment. Si nous ne dédaignons pas l'intérêt, nous voulons qu'il naisse, non d'un luxe de détails inédits, ou d'une sentimentalité romanesque, mais des récits divins eux-mêmes.

Telle est aussi l'œuvre des Pères et des Docteurs de l'Église. Trois préoccupations les absorbent quand ils commentent nos Évangiles. Tout d'abord la claire et exacte explication du texte. Ils s'attachent à en élucider les points obscurs, à en fixer les sens véritables, à réfuter les objections et à repousser les erreurs qu'une exégèse défectueuse ferait naître. Mais un soin tout aussi grave les retient : ils veulent, dans les pages sacrées, faire ressortir les grands dogmes du Credo Catholique. C'est la divinité du Christ, sa nature humaine, l'unité de sa Personne divine, sa mission sur la terre et sa Rédemption infinie, sa puissance, son autorité souveraine, surtout son inépuisable amour, qu'ils mettent sans cesse en lumière. Puis, vient chez eux

l'exposé des vertus, les moyens de sanctification, les laideurs du vice comme les splendeurs du bien, les terreurs du mal comme les radieuses destinées du bien. Tout est grave, puissant, substantiel dans leurs commentaires, où certes ! ni les peintures gracieuses, ni les émotions profondes, ni les charmes d'une imagination au service de la pensée, ne font défaut.

Nous affirmons bien hardiment que la vraie manière de lire et de méditer l'Évangile est la leur.

*
* *

C'est donc eux que, sans négliger les autres secours, nous avons consultés et suivis.

Nous avons cru mieux de fondre leurs enseignements multiples en un seul récit et de présenter ainsi une lecture que n'entrecouperait pas de continuelles citations.

Nous avons, de même, uni ensemble les quatre Évangiles. Sans se contredire jamais ils se complètent, et ce n'est guère qu'en les rapprochant que le récit sacré acquiert sa plénitude et son intérêt.

Si, d'une part, nous avons voulu présenter aux âmes pieuses une véritable vie de Jésus dans un récit unique et suivi ; d'autre part, à l'aide de tables et d'analyses, on se composera aisément des commentaires de tous les Évangiles des dimanches et des fêtes. Un court exposé de l'Évangile de chacun de ces jours aidera, en les guidant, la méditation ou l'homélie que le fidèle ou le prêtre voudrait en faire.

Puisse cette œuvre nous obtenir la miséricorde de Dieu et les prières de tous ceux qui voudront bien nous lire !

NOS SAINTS ÉVANGILES

QUELQUES RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES SUR L'ÉCRITURE EN GÉNÉRAL & L'ÉVANGILE EN PARTICULIER

Sur l'Écriture

I. — Sans doute c'est avec joie et gloire que nous devons recevoir des mains de Dieu nos Écritures divines. Elles seules sont notre vraie lumière, notre consolation suave, notre solide espérance.

Mais un autre sentiment, étrange celui-là, se mêle au premier. L'Écriture est pour nous la marque et le mémorial de notre déchéance originelle. C'est à des exilés qu'est envoyée l'Écriture. Sans le péché et son châtiement nous n'en avons que faire, nous avons mieux qu'Elle. Voyez comme au Paradis terrestre Dieu converse familièrement avec sa créature. Il n'écrit pas à l'homme innocent, il lui parle, il le visite, ou plutôt il demeure continuellement avec lui. Survient le péché. Dieu se retire, l'homme prévaricateur, chassé de l'Eden, commence sa vie d'exil et de douleur. Le Père a dû éloigner de lui son fils coupable : l'abandonnera-t-il ? Oh ! non : Il lui écrira, et les hommes malheureux trouveront désormais dans les Lettres paternelles les instructions dont aura besoin leur conduite et les joies dont